

— Sortie ! exclama-t-il, oubliant son rôle.
 — Ah ! enfin ! s'écria Bastien, vous vous trahissez.
 Et comme le baronnet se mordait les lèvres jusqu'au sang.
 — Oni, dit-il, la Baccarat est sortie... elle s'est évadée et elle est venue trouver M. le comte de Kergaz.
 Le baronnet étouffa un cri.
 — Voyons, monsieur, dit Bastien avec calme, vous voyez bien qu'il s'agit de choses graves, et vous ne me refusez pas de mettre pied à terre maintenant ?
 Sir Williams voulut faire un geste négatif.
 Alors Bastien tira un pistolet de sa poche, ajusta sir Williams et lui dit :
 — Descendez, monsieur, ou vous êtes mort.
 — Tirez ! tirez ! hurlait l'idiot. Tuez le fils de l'assassin ! tuez-le !
 Sir Williams était trop fort lui-même pour ne point obéir à la force.
 Il mit silencieusement pied à terre.
 Bastien s'empara de la bride du cheval ; puis, toujours son pistolet à la main, il mit à son tour le pied à l'étrier et sauta en selle avec une légèreté juvénile.
 — A présent, dit-il, vous ne pourrez fuir, ou du moins je pourrai vous atteindre et vous jeter à la mer, si besoin est.
 — Monsieur répondit sir Williams, je croyais avoir affaire à un homme d'honneur, je vois que je me suis trompé. Je suis à la merci d'un bandit,
 — Soit ! mais écoutez-moi jusqu'au bout. Je vous disais donc que la Baccarat était venue voir M. de Kergaz.
 — Après ? dit sèchement le baronnet.
 — La Baccarat poursuivit Bastien, a raconté au comte une histoire assez singulière.
 — Ah ! ah ! ricana le baronnet.
 — Vous allez en juger vous-même...
 Depuis que sir Williams avait mis pied à terre, il demeurait les bras croisés auprès de son cheval, qu'avait enfourché Bastien.
 Seulement, il ne lui avait point tendu sa cravoche, et Bastien n'avait point songé à la lui demander.
 — Oui, monsieur, continua Bastien, l'histoire est assez singulière. Il s'agit d'abord d'une lettre dictée par un misérable... le vicomte Andrea... à qui vous ressemblez si parfaitement.
 — Après ?... après ? insista sir Williams, qui commençait à frémir de colère.
 — Cette lettre, dictée par Andrea, était adressée par la Baccarat à M. Fernand Rocher, qui ne la connaissait point, mais qui était aimé d'elle. Or cette lettre fut remise à M. de Beaupréau. M. de Beaupréau était devenu complice du vicomte Andrea, et il se chargea de laisser tomber cette lettre chez lui sur le tapis. Mademoiselle de Beaupréau lut cette lettre, et trompée par les apparences, elle écrivit à Fernand Rocher que tout était rompu entre elle et lui. Que se passa-t-il ensuite ? Le vicomte Andrea et M. de Beaupréau pourraient seuls le dire. Toujours est-il qu'un portefeuille fut volé au ministère et retrouvé le lendemain dans la poche de Fernand Rocher...
 Bastien s'arrêta et regarda sir Williams.
 — Cependant, dit-il, M. Fernand Rocher était innocent du vol, aussi bien que la Baccarat.
 Sir Williams écoutait attentivement ; tout à coup il interrompit Bastien d'un geste.
 — Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il.
 — A ceci, sir Williams, que le vicomte Andrea, en agissant ainsi, en accumulant une à une toutes ces infamies, avait un but ténébreux, mais sur lequel maintenant la lumière s'est faite.
 — Ah ! vous croyez ?
 — Sans nul doute. Le vicomte Andrea voulait épouser la fille présumée de M. de Beaupréau et s'approprier les deux millions du baron Kermor de Kermarouët. Or, achève Bastien

vous convieudrez, sir Williams, que ce vicomte Andrea est un bien grand scélérat, et que celui qui porte le moindre intérêt, soit à mademoiselle de Beaupréau, soit à M. Fernand Rocher, venant à le rencontrer comme je vous rencontre, dans un lieu isolé, désert, où bruit qui monte de l'Océan couvre tous les bruits, même les cris d'agonie, le rencontrant sans armes, alors que lui a un pistolet à la main, n'a qu'une chose à faire, c'est de lui casser la tête.

Et Bastien ajusta de nouveau sir Williams, et le baronnet, malgré son courage, frissonna et pensa qu'il allait incurir.

— Ainsi donc, murmura-t-il d'une voix où perçait une certaine angoisse impossible contenir, vous persistez à croire que je suis le vicomte Andrea ?

— Moi, je ne crois rien, dit froidement l'ancien hussard, je fais une comparaison, voilà tout : seulement, je crois que, si vous étiez le vicomte Andrea, vous n'auriez qu'une chance de salut.

— Ah ! et quelle est-elle ?

— Voici. Vous renoncerez d'abord à épouser mademoiselle de Beaupréau, et vous vous engageriez à quitter le pays sur-le-champ.

— Ah ! ah ! la condition est dure.

— Ensuite, vous indiqueriez positivement, sans mentir, le lieu où le vicomte Andrea a caché mademoiselle Jeanne de Balder et Cerise.

— Plait-il ? fit le baronnet conservant un reste d'audace, bien qu'il eût toujours dirigé sur sa poitrine le pistolet de Bastien.

— Je répète, dit celui-ci, qu'à la place de sir Williams, je n'hésiterais pas à indiquer cet endroit.

Et Bastien, changeant tout à coup de ton ajouta :

— Andrea, monsieur le vicomte Andrea, l'heure des mensonges sans nombre, des trahisons infâmes et des enlèvements est passée ; voici celle de l'expiation qui sonne. Allons bas le masque ! hypocrite, tu ne t'appelles point sir Williams ! bas le masque : et fais une prière si tu en fais une, car tu vas mourir et tu auras l'Océan pour linceul.

La voix de Bastien était lente et grave comme celle d'un juge prononçant un arrêt de mort.

Sir Williams crut que c'en était fait de lui, et alors il perdit son assurance et son sang-froid superbe :

— Allez-vous donc m'assassiner ? dit-il.

— On n'assassine que les honnêtes gens, on tue les assassins. N'as-tu pas assassiné toi-même le chevalier à Florence ?

— Grâce ! dit sir Williams ; si vous me tuez, vous ne saurez rien.

— Parle donc, alors ! Où est Jeanne ? où est Cerise ?
 Sir Williams hésita.

— Monsieur le vicomte Andrea, dit Bastien, entendons-nous bien. Je suis chargé par M. de Kergaz de vous remettre cent mille francs, si vous voulez quitter le pays, renoncer à séduire mademoiselle de Beaupréau et indiquer la véritable retraite des deux jeunes filles que vous avez enlevées. Seulement, remarquez bien ceci : au cas où vous avouerez, je vous forcerai à marcher devant moi jusqu'à Korloven ; là, je vous enfermerai et veillerai sur vous nuit et jour, jusqu'à ce que M. de Kergaz, à qui j'aurai écrit, m'ait répondu. S'il a retrouvé les deux jeunes filles, vous serez libre ; si vous m'avez menti encore, je vous tuerai.

— Je dirai vrai, murmura sir Williams, qui comprenait bien que Bastien serait sans pitié, et qu'il était perdu s'il ne se décidait à parler.

— Voyons ! insista Bastien.

— Jeanne et Cerise, dit sir Williams d'une voix sourde, sont à Bougival, tout en haut du vallon, dans une villa, close de grands murs. Elles y sont sous la garde d'une femme nommée la veuve Fipart et d'un homme appelé Colar.

— Bien ! dit Bastien, qui tenait toujours son pistolet à la